

La théorie du genre

Sa signification et ses implications

Les « gender studies » ou études de genre apparaissent dans les années 1970 et 1980 dans les universités nord-américaines. Importée des Etats-Unis, où elle est apparue, cette théorie est en réalité d'origine française. Le débat théorique américain s'est nourri, en effet, d'un certain nombre d'auteurs français, notamment Jacques Derrida, Gilles Deleuze, Michel Foucault, Jacques Lacan, Jean-Francois Lyotard et d'autres auteurs influents. La thèse du « gender », affirmée comme une doctrine incontournable par ses partisans et imposée comme telle par les institutions éducatives et les pouvoirs politiques sans autre forme de procès, consiste essentiellement à dire que l'identité sexuelle n'est pas une donnée naturelle, biologique, mais une construction culturelle, sociale : on ne naît pas homme ou femme, on le devient.

Ainsi, chacun peut choisir son orientation sexuelle (homosexuelle, hétérosexuelle, bisexuelle, transsexuelle). Dans sa radicalité, la théorie du genre affirme qu'il n'y a pas de différence sexuelle relevant de la nature, mais une identité générique relevant de la culture. A vrai dire, la distinction des sexes traduit, selon ses défenseurs, les inégalités discriminatoires entre les pratiques sexuelles imposées par une culture dominante qui privilégie a priori l'hétérosexualité au détriment de l'homosexualité. Notons qu'il n'est, à aucun moment, question d'éthique.

Les journalistes se font l'écho de cette théorie, le plus souvent sans la connaître, sans la comprendre, sans s'interroger sur sa provenance, sur ses fondements, sur ses conséquences. Les politiciens, assoiffés de voix électriques, suivent sottement et légifèrent sans se rendre compte, dans le meilleur des cas, qu'ils rentrent dans le domaine de la morale qui leur est étranger.¹ Cette confluence d'idées philosophiques, de pratique médiatique et d'action politique, remet dangereusement en cause le fondement de la société qu'est la famille et crée un malaise dans la civilisation. Il importe d'en démêler l'écheveau et de s'interroger sur la signification exacte de la théorie du genre.

L'anthropologie sous-jacente aux théoriciens du *gender* repose sur la déconstruction de toute forme d'unité, d'identité, qui les conduit à nier la nature humaine. La philosophie a toujours affirmé que l'homme appartient au genre animal, mais qu'il n'est pas un animal comme les autres, car une différence le

¹ Cf. Conseil pontifical pour la famille, *Gender. La controverse* ; Présentation de Tony Anatrella, Téqui, Paris, 2011.

spécifie : la raison. L'homme est un animal rationnel. Cette définition de la nature humaine renvoie à un individu, masculin ou féminin, parce qu'il a un corps et que son corps fait partie de ce qu'il est. Ces trois déterminations réunies - le genre animal, l'espèce humaine parce que rationnelle, l'individu sexué parce que corporel - constituent l'homme. L'être humain n'est ni ange ni bête : ce n'est pas un ange, parce qu'il a un corps ; ce n'est pas une bête, parce qu'il n'est pas qu'un corps.

Les théoriciens du genre détruisent le lien qui existe entre ces trois éléments constitutifs : le genre, l'espèce et l'individu. Et, en les séparant, ils détruisent l'unité de la personne (*per se una* - une par soi) humaine. Si, en effet, celle-ci se réduit à l'individu sans appartenir à une espèce ni à un genre, rencontrer une personne, c'est rencontrer cet être-là, unique et sans pareil, un individu inconnaissable en soi, indéfinissable pour autrui. Si elle se réduit à l'espèce, sans individualité et sans genre, elle apparaîtra enfermée dans une définition, déterminée par une essence et transformée en objet définissable. Si elle n'est plus qu'un genre, sans être un individu et sans appartenir à une espèce, la personne humaine n'est plus un être substantiel, elle devient une réalité mouvante, changeante, une réalité exodique, sortant sans cesse de soi, elle cesse d'être indivise c'est-à-dire une.

Dans cette optique, l'humanité éclatée, sans identité, est appelée à se construire en se déconstruisant, à se désorganiser pour se réorganiser comme la créature du docteur Frankenstein. Cette créature nouvelle sera l'œuvre du temps, le résultat attendu du progrès technique. L'histoire remplace la nature. Elle prend un sens consistant à transformer la nature de l'homme en aventure humaine. La dimension historique et contingente de la personne prenant le dessus, ses liens familiaux et relationnels se distendent et se retrouvent suspendus dans le temps, sans support réel et substantiel. Mais si la personne humaine n'est plus une "substance individuelle de nature rationnelle", comme l'a définie le grand philosophe Boèce, s'il est pure indétermination, il s'ensuit qu'il n'y a plus personne à comprendre et à aimer.

Cette conséquence est imposée par le rejet de la nature comme ce qui détermine l'être humain. Celui-ci, libéré des contraintes naturelles liées à ce qu'il est, peut désormais choisir ce qu'il veut être. Son existence est projet. Mais il doit encore se libérer des déterminismes socio-culturels qui conditionnent son comportement et imposent les caractéristiques qui construisent son identité sociale : car l'homme, pro-jeté hors de soi, sans nature qui le retient dans les liens de la nécessité, se retrouve dans le monde, non plus désormais soumis aux déterminismes naturels mais aux déterminations sociales et culturelles qui font qu'il est hétérosexuel ou homosexuel comme il se trouve être français ou anglais, musulman ou chrétien. Or, toutes ces déterminations sont multiples, changeantes et diverses. Les théoriciens du genre s'appuient sur cette dimension constructive et arbitraire des identités sociales et juridiques pour justifier le fait

que chacun doit pouvoir choisir et construire librement son identité, laquelle ne doit rien à la nature, puisqu'il n'y a pas de nature.

Ainsi, les théoriciens du genre se sentent légitimés à demander au nom de quoi peut-on discriminer ces identités, qui se valent toutes puisqu'elles sont contingentes. Au nom de quoi va-t-on renoncer à donner un statut de citoyen à part entière aux personnes qui peuvent choisir leur orientation homosexuelle, puisque leur condition relationnelle, non substantielle, échappe à la loi de la nature ? La philosophie des théoriciens du genre affirme en effet que la personne humaine n'a pas d'essence. La formule de Sartre la résume très bien « l'existence précède l'essence ». L'homme est liberté : il n'a d'autre nature que celle qu'il se donne. Ainsi, les tenants de la *queer theory* critiquent les notions d'essence, de substance et de nature en opposant à ces notions qu'ils caricaturent, le concept de genre unique.

En vérité, l'opposition entre genre et nature repose sur une confusion entre la nature telle que la métaphysique l'entend et la nature dont parlent les sciences dont on se réclame. La raison scientifique calcule, classe, ordonne, elle réduit la nature, au chiffre, au *zîfr*, au zéro, autrement dit au néant, elle ne s'intéresse pas à l'être des choses. La réflexion sur l'être est obturée au profit de la mesure des choses, réduites à de simples objets de l'entendement. La raison scientifique construit son objet ; l'intelligence philosophique s'interroge sur le mystère de l'être : « la science ne pense pas ». Cela ne signifie pas que la science soit disqualifiée en tant que telle, elle doit être justement reconnue comme telle.

Les sciences humaines et sociales évacuent donc la considération de l'être des choses, pour ne retenir que la construction des concepts. Appliquée à la nature du sexe, celui-ci disparaît pour laisser place au genre qui n'est plus le genre d'aucun sujet réel, mais une abstraction intellectuelle et une représentation sociale de la sexualité. Le genre ainsi conçu ramène le sexe à une production de la culture et non de la nature. Le genre produit le sexe comme la science construit son objet. Il s'agit d'une dé-naturation qui entraîne la dé-substantiation de la personne réelle

Or, la conception philosophique de la nature contredit celle des théoriciens du genre, qui se réclament de la science, et c'est bien pourquoi ceux-ci se retournent contre elle avec violence. La philosophie, en effet, part de la contemplation de ce qui est et distingue ce qui est donné de ce qui est construit, la *phusis* et la *techné*, la nature et la technique. A la différence de l'œuvre de la nature, l'œuvre de la technique produit un objet extérieur à celui qui agit. L'homme agit toujours en vue d'un bien. Le bien qu'il vise est, soit honnête ou éthique, et dans ce cas le résultat de l'action demeure en celui qui agit : il devient meilleur ou pire, soit utile ou technique, soit beau ou artistique, et dans

ces cas le résultat de son action demeure en dehors de lui : une table ou un tableau. La théorie du genre, sans référence à l'éthique, consiste à dire que l'homme est le produit d'une œuvre d'art ou de la technique, donc une œuvre extérieure : l'homme produit de l'homme. L'homme se produit comme un autre. C'est la justification d'un monde entièrement produit par l'homme devenu dieu.

Or, toutes les choses de la nature sont données et se distinguent, par conséquent, des productions de l'art et de la technique qui sont des constructions. Ainsi, le corps sexué est donné, il n'est pas construit. C'est une évidence d'expérience. Les choses sont ce qu'elles sont et non ce que nous voudrions qu'elles soient. Elles ne sont pas toutes parfaitement connaissables, mais elles ne sont pas inintelligibles. Le sens commun l'atteste.²

La définition de la nature comme principe de mouvement contredit, par ailleurs, les critiques qui rejettent la nature sous prétexte qu'elle nous détermine et nous prive de la liberté. Les choses sont soumises au changement et au devenir. Certes, mais elles changent en raison de la contingence de la matière, non par nécessité de nature, elles changent donc de manière accidentelle non de manière substantielle. Ce qui change dans la nature ne change pas à partir de rien ou de n'importe quoi : les choses changent en fonction de ce qu'elles peuvent être et ce qu'elles sont. Jamais une pierre ne deviendra une fleur. On est comme on naît. Tel est bien le sens étymologique du mot nature, *natus*, qui désigne ce qui naît, ce qui est généré.

Les sciences humaines restent donc muettes sur le mystère de l'être. Elles n'appréhendent que ce qu'elles conçoivent par le calcul. Pour elles tout est fabriqué, inventé, symbolique, construit, réduit, en un mot, à une représentation mentale sans lien avec la réalité et, pour la théorie qui nous occupe, avec le sexe. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle les tenants de la *queer theory* partent de la grammaire et non de la réalité.

La théorie du genre repose, en effet, sur la philosophie du langage pour laquelle les choses n'ont d'autre réalité que le sens que les mots leur donnent. Il se trouve que, en anglais, le mot *gender* appartient au genre neutre, il ne distingue pas le masculin et le féminin. La réalité à laquelle renvoie l'origine du mot est oubliée. Le sens étymologique du mot latin *genus*, en effet, signifie « naissance », il appartient au lexique de l'engendrement, de la génération, de la naissance, qui se réfère à l'origine des êtres. Or, c'est cette origine qui est paradoxalement effacée dans le mot *gender* si, par origine, on entend origine naturelle. Ce n'est donc pas parce qu'il y aurait des hommes et des femmes sexués par la nature qu'il existerait des comportements masculin et féminin spécifiques dans la société ; c'est parce qu'il y a des genres masculin et féminin

² Cf. M. BOYANCE, « Quelle identité masculin-féminin à l'heure du genre ? La personne comme dépassement du sexe et du genre », *Cahiers de l'IPC*, juin 2012, n° 76, p. 7-37.

dans la langue que la société a calqué des comportements différents sur ce découpage grammatical. La langue française, qui n'a pas de genre neutre, met l'accent sur la différence du masculin et du féminin, ce que l'anglais n'a pas à faire. Cela peut expliquer le succès du développement des *gender studies* dans les pays anglo-saxons.

Le recours aux règles grammaticales n'empêchera pas cependant de partir de la nature, de la réalité des choses données, en l'occurrence les gamètes mâles et femelles, pour donner naissance à un être humain. L'homme ne peut créer la vie, il ne peut que partir des conditions de son apparition. Les choses deviennent et changent, mais non à partir de rien ou de n'importe quoi. Elles ne changent pas non plus en vue de n'importe quoi, sans finalité. On l'a dit, les choses deviennent ce qu'elles sont. Il en est de même pour les êtres pensants dont la vie ne peut être donnée en dehors d'un corps. Il n'empêche que certains auteurs ont tenté d'imaginer un corps sans organe. Ainsi, Deleuze et Guattari ont exalté le « corps sans organes », qui libèrerait l'humanité de son enracinement dans l'organisme et, du même coup, de l'angoisse de mourir. Les théoriciens du genre vont plus loin, ils prônent une « sexualité sans organes » qui libèrera l'humanité de son enracinement dans le sexe et de l'angoisse de naître. La société nouvelle est en marche vers un monde sans procréation ni oppression qui, « le mauvais sexe mis à nu, se drapera d'un bon genre » (Jean-François Mattéi).

La théorie du genre a pour but avoué d'en finir, non seulement avec les inégalités entre les hommes et les femmes, mais avec la division de l'humanité en deux sexes. On a vu sur quel présupposé philosophique, elle se fonde. La question du genre ne soulève pas, comme on pourrait le croire, un enjeu politique, celui de l'égalité de l'homme et de la femme, ni comme on l'a souligné un enjeu éthique, celui de la dignité partagée des deux sexes, mais un enjeu social, celui en vérité du statut de l'homosexualité. L'axiome fondateur des études de genre affirme en effet que la primauté accordée à l'hétérosexualité marginalise et culpabilise les pratiques homosexuelles, bisexuelles ou plurisexuelles minoritaires. Dans la mesure où il n'y aurait plus de norme biologique susceptible de déterminer le choix d'un genre, les sexualités LGBTQI (Lesbiennes, Gays, Bisexuels, Transsexuels, Queer et Intersexuel) seraient équivalentes aux pratiques hétérosexuelles dominantes. Mais c'est trop peu dire. Il ne s'agit pas de réintégrer dans la société les groupes homosexuels qui en auraient été écartés, du fait de l'imposition arbitraire de la norme hétérosexuelle et par conséquent de l'engendrement, mais de justifier l'homosexualité comme nouvelle norme de la vie en commun.

A cela, il est aisé d'objecter qu'on ne peut pas mettre sur le même plan hétérosexualité et homosexualité, un couple formé d'un homme et d'une femme n'étant pas la même chose qu'une paire d'hommes ou une paire de femmes. Les

couples hétérosexuels ne sont pas des paires homosexuelles ni les paires homosexuelles des couples hétérosexuels. Établir une équivalence entre les deux revient à nier la réalité en opérant une grave confusion entre genre et pratique. Comme l'écrit Bertrand Vergely : « Avant d'être une pratique, l'hétérosexualité est un genre et pas une pratique, alors que l'homosexualité est une pratique et non un genre. La preuve : pour être homosexuel, il faut d'abord être homme ou femme. Si demain, au nom de l'égalité, tout est mis sur le même plan, la pratique particulière dictant ses lois au genre, un processus dangereux va s'engager à savoir celui de la disparition à plus ou moins long terme de la différence sexuée. On va alors assister à un effet dictatorial ». Pour que les homosexuels, poursuit l'auteur, puissent exercer leur droit à l'égalité, l'humanité va être interdite de faire une différence entre homme et femme, et voir dans l'hétérosexualité une pratique discriminatoire. Une nouvelle humanité va voir alors le jour. Nous vivions jusqu'à présent dans un monde marqué par la différence. Nous allons connaître un monde nouveau fondé sur l'indifférenciation. Quand on sait que la différence est le propre du vivant et l'indifférencié le propre de la mort, un principe de mort va désormais servir de principe pour guider l'humanité. « La difficulté soulevée par l'équivalence décrétée entre tous les couples, poursuit l'auteur, se retrouve au niveau des enfants. Comme il semble qu'on l'ait oublié, il importe de rappeler qu'un couple homosexuel ne peut pas avoir d'enfants. On peut le déplorer, mais c'est ainsi, deux hommes et deux femmes ne peuvent pas procréer. Ceci veut dire que, pour qu'il y ait procréation, l'homme a besoin de la femme et la femme de l'homme. Les homosexuels réclament de pouvoir avoir un enfant. Ils se fondent pour cela sur le droit qui est accordé aux couples hétérosexuels d'adopter ou de procéder à une procréation médicalement assistée. Ils oublient ou font semblant d'oublier que ce n'est pas le droit qui les empêche d'avoir un enfant mais la Nature ». « Tout ne se fabrique pas. Limite positive autant que protectrice, l'idée que tout ne se décrète pas nous préservant de la dictature du Droit et l'idée que tout ne se fabrique pas nous préservant de la dictature de la Science, il importe de distinguer un enfant que l'on fait d'un enfant que l'on fait faire. N'imaginons pas que des enfants fabriqués, à qui l'on aura volé leur origine, seront sans réactions. Ne pensons pas que la disparition des notions de père et de mère au profit de termes comme parent I ou parent II permettront l'existence d'une humanité plus équilibrée et mieux dans sa peau. On prétend résoudre des problèmes par un projet de loi. On ne va pas les résoudre. On va en créer. Le 20^e siècle a connu la tragédie du totalitarisme et notamment du projet insensé de créer un homme nouveau à travers une race ou une classe. Ne cédon pas à la tentation de fabriquer un homme nouveau grâce à la Science et au Droit. Tout ne se décrète pas. Tout ne s'invente pas. Il existe des données naturelles de la famille. N'y touchons pas. Ne jouons pas avec le feu. Ne jouons pas à être des apprentis sorciers »³.

La théorie du genre s'attaque donc brutalement à la famille. Christian Flavigny⁴ montre que c'est à la famille « hétérosexiste » de type PME, Père, mère et enfant, qui est visée. Éric Fassin souligne ce point décisif : « Ce qui est en cause, c'est l'hétérosexualité en tant que norme. Il nous faut essayer de penser un monde où l'hétérosexualité ne serait pas normale »⁵. Le renversement du modèle familial et social est achevé dans ce monde virtuel : l'hétérosexualité, qui était la norme, est devenue anormale, tandis que l'homosexualité, qui était anormale, est devenue la norme. Avec cette nouvelle norme, imposée par des minorités, une nouvelle famille apparaît dénuée d'aspect procréatif : les adultes ne sont plus des « parents », le terme français étant issu du latin *pariere*, « accoucher, enfanter », puisqu'ils peuvent être homosexuels et avoir adopté un enfant ; et les plus jeunes ne sont plus des « enfants », au sens de garçons ou de filles issus d'hommes et de femmes. La neutralisation des différences sexuelles a entraîné la neutralisation de tous les comportements psychologiques et sociaux. La neutralité du genre se contente de dissocier le biologique de l'anthropologique, ou, si l'on préfère, la nature de la culture, afin d'évacuer la fonction tyrannique du sexe qui impose la différence homme/femme.

Cette stratégie de déconstruction ne se réduit pas uniquement à la négation de l'hétérosexualité. Elle s'attaque à la différence entre le masculin et le féminin en annulant, avec leur identité spécifique, leur inclusion dans la catégorie de l'humain. Monique Wittig, qui s'affirme « lesbienne radicale », qui refuse d'être une femme et qui nie avoir un vagin, énonce l'impératif catégorique de ce temps : « il faut détruire politiquement, philosophiquement et symboliquement les catégories d' " homme " et de " femme ". Et cette destruction s'impose parce « qu'il n'y a pas de sexe », qu'il soit mâle ou femelle, car c'est l'oppression qui crée le sexe et non l'inverse »⁶. Le trait final de la fameuse conférence de 1978 sur la « Pensée straight », à la rencontre annuelle de la Modern Language Association à New York, était donc cohérent avec le postulat de l'auteur : « Les lesbiennes ne sont pas des femmes ».

La théorie du genre prétend, dans son énoncé purement performatif, que les différences entre le féminin et le masculin sont des effets pervers de la construction sociale. Il faut donc entreprendre de la déconstruire. Mais on ne se demande à aucun moment pourquoi les sociétés humaines ont toujours distingué les hommes et les femmes, ni sur quel fond l'édifice grammatical, culturel et politique dominant a pris appui. En vérité, ce n'est pas de guerre entre les sexes et de haine des sexes dont il est question dans les *gender studies* ou « études de genre », souligne Jean-François Mattéi, mais de guerre contre le sexe et de haine du sexe, qu'il soit masculin ou féminin. Il s'agit toujours d'une lutte pour l'égalité des droits, mais, au lieu de passer par l'égalité des sexes, elle passe par leur neutralisation. On peut se demander dans quelle mesure ce rejet du sexe ne

⁴ Cf. Ch. FLAVIGNY, *La querelle du genre. Faut-il enseigner le gender au lycée?* PUF, Paris, 2012.

⁵ Cf. E. FASSIN et V. MARGRON, *Homme, femme, quelle différence ?* Salvador, Paris, 2011.

⁶ Cf. M. WITTING, *Le Corps lesbien*, Minuit, Paris, 1973.

relève pas le fond puritain qui a profondément marqué la mentalité américaine. Le terme de sexe est aujourd'hui inconvenant et doit être remplacé, le mot occultant la chose, par le terme de *gender* que l'on traduit par « genre ». Il ne faudrait plus parler de l'égalité des sexes, mais de l'égalité des genres, les genres n'étant plus sexués en « homme » et en « femme », en « mâle » et en « femelle », en « garçon » et en « fille ». La différence sexuelle étant dissoute au même titre que la différence génétique, il n'y aurait plus d'obstacle à la suppression de la différence sociale.

Ce qu'on appelle la théorie du genre relève donc de l'idéologie plus que de la science, le docteur Christian Flavigny la met au rang de « mythe contemporain ». Cela explique que les débats sur le *gender* prennent un tour violent chez ses partisans qui ne tolèrent pas que l'on pense autrement qu'eux au nom de la science qu'ils mettent au service de leur idéologie, c'est-à-dire de leur opinion. Or, la vérité n'est pas une opinion. Elle est l'accord de l'intelligence avec la réalité. Si je dis, ici, quelque vérité, je ne vous l'imposerai pas. C'est elle qui se présentera à vous et elle se présentera à vous avec douceur, sans s'imposer. L'intelligence la reconnaîtra pour telle et la volonté suivra ou non. Autrement dit, la vérité ne détruit pas la liberté. Là où il y a plus de vérité, il y a plus de liberté. Mais ce qui n'est pas vrai s'impose avec violence. C'est pourquoi les totalitarismes et le terrorisme intellectuel reposent sur le mensonge, comme l'a montré la philosophe Hannah Arendt. C'est donc en amont que doit se situer le débat, en deçà de quoi nous nous trouvons au niveau du café du commerce où chacun y va de ses opinions personnelles s'autorisant de parler au nom de lui-même, ou au niveau du bavardage journalistique, à moins qu'il s'agisse d'une gigantesque et inédite manipulation politique. Ainsi l'opinion dirige le monde, et comme l'opinion peut être elle-même le fruit d'une manipulation, c'est le monde qui se trouve manipulable et manipulé. Il est manipulé quand une opinion particulière s'érige en vérité universelle s'imposant à tous. En réalité, l'universalité ainsi entendue est une fausse universalité, elle n'est qu'un nom collectif qui exprime une collection d'avis, d'opinions, semblables. Ainsi, les opinions de l'homme massifié sont recueillies par des sondages, qui vous posent des questions que vous ne vous posez pas et, de l'étude quantifiée des réponses totalisées, ils font une vérité. D'où la multiplication des enquêtes, des sondages, des statistiques, sur des réponses dictées par les questions qui mettent la « science » sociologique au service de l'idéologie et des pouvoirs dont, paradoxalement, elle veut s'émanciper. En vérité, les *gender studies*, au même titre que les *multicultural studies*, cherchent à miner les formes d'universel dégagées au cours des siècles par la culture européenne. Judith Butler n'hésite pas ainsi à soutenir que « le sexe qui n'en est pas un » - c'est pourquoi il faut parler de genre - constitue « une critique de la

représentation occidentale et de la métaphysique de la substance qui structure l'idée même de sujet »⁷. Or, la véritable universalité s'accompagne de la nécessité. Ce qui est nécessaire est ce qui ne peut pas ne pas être. Seule l'intelligence peut percevoir dans la réalité concrète ce qui est universel et nécessaire. Les choses sont ce qu'elles sont, non ce que l'on veut qu'elles soient. Gramsci, un intellectuel communiste italien du début du siècle dernier, affirmait que la modernité se caractérise par « le pessimisme de l'intelligence et l'optimisme de la volonté ». Il disait vrai. La volonté devenue aveugle, en ne recevant plus la lumière de l'intelligence sur la nature du vrai bien, cesse d'être volonté du bien pour devenir volonté de volonté : la « volonté qui se veut » de K. Marx), volonté tout court : la « bonne volonté » d'E. Kant, le « vouloir vivre » de Schopenhauer, la « volonté de puissance » de Nietzsche, volonté d'autant plus puissante qu'elle ne veut pas le bien, et enfin, le désir comme flux tel que le conçoit Gilles Deleuze. Au final, la puissance du désir se confond avec l'énergie vitale, qui met à son service le pouvoir technique auquel il finit par s'asservir.

Une telle confusion conduit à une contradiction fatale où s'affrontent la vie et la mort. Or, le genre dont on parle est précisément un universel, c'est-à-dire une vérité universelle et nécessaire, abstraite de la réalité donnée. Ce qui est donné n'est pas construit, avons-nous dit. L'abstraction intellectuelle n'est pas de l'ordre de la production technique. Elle dégage ce qui est constant et invariant dans les choses. Par exemple cet animal parle, il est doué de *logos*, c'est-à-dire de la parole, il est donc distinct de tous les animaux qui ne parlent pas. C'est un animal rationnel : on l'appelle « homme ». Jamais un homme ne deviendra un animal sans raison. Il appartient au genre animal, auquel s'ajoute une différence spécifique qui en fait un être humain : la raison. Et l'animal rationnel est donné dans un corps. La raison est ce qui permet à un homme de ne pas se confondre avec un animal. L'homme sait qu'il n'est pas un âne, même s'il se comporte comme tel, un âne ne le sait pas. La sexualité humaine est donc celle d'un animal rationnel. Si on la réduit à un comportement animal, le bestial l'emportera sur le rationnel, elle perdra tout son charme, un charme unique, qui fait de l'union nuptiale entre l'homme et la femme un chant, une louange de la création à son Créateur. Ce chant, cette louange célèbrent une union qui se sublime en procréation. Or, l'union suppose la différence. Cette différence est nécessaire pour qu'il y ait union. Telle est la différence entre le féminin et le masculin. Chez l'animal rationnel, cette différence ne se ramène pas à une différence entre mâle et femelle. L'homme est plus qu'un mâle – l'âne est aussi un mâle – et la femme plus qu'une femelle, sa grâce est proprement humaine, elle se trouve dans la femme la moins belle et ne se retrouve dans aucun animal aussi gracieux fût-il.

⁷ Cf. J. BUTLER, *Trouble dans le genre. Le féminisme et la subversion de l'identité*. Préface de Eric Fassin. Traduit de l'anglais (US) par Cynthia Kraus, La découverte poche, Paris, 2006.

Il découle de ce que nous venons de dire qu'il ne peut y avoir d'union qu'entre deux êtres à la fois différents *et* semblables. Il ne peut y avoir d'union entre un homme et un âne, parce qu'ils sont semblables par le genre et différents par l'espèce. Il ne peut y avoir d'union entre deux hommes ou entre deux femmes parce qu'ils sont semblables par l'espèce et non différents en tant qu'individus sexués. Il ne peut y avoir d'union qu'entre un homme et une femme, parce qu'ils sont semblables par l'espèce et différents sexuellement en tant qu'individus. Or, les théoriciens du genre affirment que tout est différent ou que tout est semblable et se mettent en contradiction avec eux-mêmes, car en exaltant la différence ils rejettent toute forme d'identité et en rejetant toute forme d'identité ils rendent toute union impossible.

Le renoncement à l'unité est à l'origine de la mort du père, célébrée avec pompe dans les années soixante. L'origine de ce renoncement est théologique. Elle se trouve dans l'affirmation d'un Dieu-Un hérité du néo-platonisme, opposé au Dieu-Être de la Bible, et qui correspond au Dieu de l'Islam qui ne peut avoir de fils. Le XXe siècle a sombré dans le nihilisme en dégageant la conséquence que l'Un est au-delà de l'Être. Ce qui est au-delà de l'être, en effet, n'est pas ! Telle est la signification du mot célèbre de Nietzsche : « Dieu est mort ». Si Dieu est mort, tout est permis ; si toute forme d'unité est inatteignable, l'homme reste « seul sur sa planète voyageuse », la solitude se multiplie, chacun suit son chemin et fait de son chemin un but. Pis, l'individu cesse d'être indivisible, il se défait, il se décompose : la mort de Dieu entraîne la mort de l'homme, la perte de son identité. Le visage humain se défait, il se dé-visage comme dans les portraits de Picasso où l'œil prend la place de la bouche qui prend la place de l'oreille... La nature de l'homme se défait. Le seul point d'union entre les êtres humains est, désormais, ce qui les sépare d'eux-mêmes et des autres.

Cette contradiction insoutenable projette l'homme dans une fuite en avant, dans l'utopie, le non-lieu. D'où l'idée, ancienne déjà, de mettre sa vie en *jeu*, d'en faire un *jeu*, en rassemblant les éléments en lesquels elle se décompose en vue de la recomposer à volonté. L'homme se fait en se défaisant, il se défait en se faisant. Quelle force cosmique, quelle volonté aveugle le pousse à agir ainsi ? Le désir ! Celui-ci est pur flux d'un vécu renvoyant sans cesse à lui-même, à une intensification toujours plus grande, à la puissance de l'instinct, de l'émotion ou du plaisir, relayée par la puissance de la technique à laquelle l'homme qui veut se libérer des lois de la nature se soumet allègrement - comme, par exemple, ceux qui se font opérer pour changer de sexe. Être libre, dans cette perspective, c'est échapper à la loi universelle et nécessaire inscrite dans la nature, c'est échapper à la loi de la conscience qui nous enjoint de faire le bien et d'éviter le mal, à la loi de la raison qui distingue la vérité et l'erreur. Les idéologues du

genre nient ainsi la nature et veulent se situer au-delà du bien et du mal, au-delà du vrai et du faux et au-delà de l'homme et de la femme. Ils poursuivent le programme nietzschéen du surhomme libéré enfin des contraintes de la nature, des limites de l'essence, de l'être que nous sommes, pour devenir un « autre » : cesser d'être homme pour devenir une femme, cesser d'être femme pour devenir un homme, au risqué de cesser d'être humain. On n'est plus comme on naît, on devient ce que l'on veut devenir en vertu d'un modèle que l'on se crée et dont on confie, paradoxalement, la réalisation à une toute-puissance de la technique à laquelle on se livre aveuglément.

L'idéologie du *gender* repose donc en vérité sur une philosophie du désir s'affirmant comme fin de lui-même. Pour Gilles Deleuze, déjà cité - l'un de ses principaux inspirateurs - la fin de l'homme n'est pas la recherche du bonheur, mais l'affirmation de sa liberté. Il ne saurait y avoir de souverain bien, de *summum bonum* : tout est désir. Posséder le souverain bien, ce serait s'arrêter, cesser de chercher, d'agir, de penser, d'être libre de désirer en un mot, puisque la liberté consiste dans le « flux » continu du désir. Il n'y a pas de fin : le but devient le chemin. La fin est une fuite sans fin, une fuite qui fuit ce qui est, qui fuit toute forme d'identité, de stabilité, d'ordre, tout ce qui bloque et fixe l'expérience du flux, toute réalité qui s'inscrit dans un cadre préalable inamovible, telles les oppositions homme/femme, adulte/enfant, homo/hétéro, etc. La société doit donc être déstabilisée en permanence, elle doit être trouée, fissurée : elle doit fuir de toutes parts. L'idéologie est subversive ou n'est pas. La subversion doit être continue, comme le désir, et se poursuivre dans un champ sans segmentation, sans fragmentation, dans un espace non strié mais lisse.

Le but de l'agir humain, pour Deleuze comme pour les idéologues du genre, n'est pas la recherche du bonheur dans la possession du Bien, mais l'exercice de la liberté dans le refus des formes, dans l'effritement des pouvoirs établis, dans le harcèlement de l'ordre institué. Telle est la « machine de guerre », la « guérilla », qui définit l'action, ce n'est pas une guerre ni même une révolution, c'est l'œuvre des minorités, de minorités qui ne se définissent pas par le nombre, mais par le caractère subversif de leurs revendications qui les met à l'écart de la majorité dominante et les oppose aux valeurs traditionnelles. Il s'agit d'insérer partout une dose de désir - ce qui justifie la pornographie et sa commercialisation - pour faire bouger, pour déstabiliser l'ordre dominant sous l'influence des flux intensifs et le choc des secousses, l'invention de nouveaux modes de penser, de sentir et de vivre.

Mais qui ne voit qu'une telle vue est un mirage ? Sa seule description montre que la théorie du *gender* renferme sa propre réfutation. Celle-ci se trouve dans la conception du désir recherché pour lui-même, dans le dieu Eros qui met « l'infini à la portée des caniches ». Comme nous venons de le voir, le désir recherché pour lui-même conduit au renoncement au bonheur. Là se trouve la limite des « Studies gender ». L'homme, en effet, n'est libre que pour chercher

le bonheur dans le bien : tous les biens finis et les plaisirs en font parties, mais il ne doit pas confondre le bien fini avec le Bien infini, comme le caniche... Tout bien fini désiré comme un bien infini se transforme en mal. Le désir, pour ne pas être mauvais, ne doit pas se prendre comme sa propre fin : il n'est bon que s'il a le bien pour objet. Selon une formule heureuse autant que profonde d'Aristote : « Ce n'est pas parce que je la désire qu'une chose est bonne, c'est parce qu'elle est bonne que je la désire. »

Hervé Pasqua
CRHI-Département de philosophie
Université de Nice Sophia Antipolis
hpasqua@gmail.com